

Mona Latif-Ghattas

De l'exil à l'appartenance

Monique Grégoire

Number 55, March–April–May 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19581ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Grégoire, M. (1994). Mona Latif-Ghattas : de l'exil à l'appartenance. *Nuit blanche*, (55), 30–34.

Mona Latif-Ghattas

De l'exil à l'appartenance

Mona Latif-Ghattas est née en Égypte, au Caire. En 1969, alors que Nasser est président de la jeune république, elle se marie; le couple émigre au Canada et choisit de vivre au Québec parce qu'on y parle le français. À Montréal, la jeune femme poursuit des études universitaires en art dramatique, puis en littérature. Depuis vingt ans, elle écrit de la poésie, des récits, des romans; elle fait aussi la mise en scène de textes poétiques, les siens ou ceux de poètes québécois. Son septième livre, *La triste beauté du monde, Poèmes 1981-1991*, est paru en 1993 au Noroît. « Je suis Orient et Occident, affirme-t-elle sans hésitation, mes deux destinées sont maintenant complètement assumées. » Cette double appartenance inspire toute son œuvre.

Nuit blanche : Dans *Quarante voiles pour un exil*, sous le titre « Les voiles de l'enfance », vous consacrez une trentaine de pages à l'hiver que vous passez à Assouan, l'année de vos six ans. Vous racontez que, à l'heure de la sieste, Ali Lawi vous emmène dans une maison sous la terre où il trouve pour vous des objets perdus dans le sable. Vous n'avez pas souvent parlé de votre enfance, de votre adolescence.

Mona Latif-Ghattas : La famille passait régulièrement l'hiver à Assouan, qui est donc resté un lieu très important pour moi. Ali Lawi était le serviteur de l'Agha Khan des Indes et du Pakistan : il faisait rouler son trône d'acajou dans les couloirs de l'hôtel. L'Agha Khan avait choisi de vivre à Assouan pour mourir. Oui, j'ai connu une enfance fabuleuse ! Je suis née de parents riches. Mon père était à la fois artiste et homme d'affaires ; il fréquentait le monde des diplomates et celui des industriels. C'était aussi un grand

nationaliste ; mes parents fréquentaient beaucoup de musulmans, aussi bien que des juifs, ce qui était inhabituel dans les familles chrétiennes comme la nôtre. Une enfance très belle mais aussi douloureuse parce que j'étais perméable à tout ce qui se passait autour de moi. Comme mon père, j'ai toujours entendu ceux qu'on entend en général moins bien quand on est né dans une certaine société. Enfant, j'aimais m'asseoir dans la cuisine, avec le personnel, et je me faisais gronder parce que les enfants n'avaient rien à faire là. Dès l'âge de treize ou quatorze ans, je me suis engagée dans toutes sortes d'organisations qui s'occupaient des « pauvres », comme on les appelait à l'époque. Je me suis beaucoup occupée de patronages, j'ai appris à lire à des jeunes, dans des quartiers populaires. Dans la rue, je voyais souvent l'une ou l'autre femme pleurer, assise sous un arbre ; je savais que son mari venait de la battre, je m'as-

seyais près d'elle et je me mettais aussi à pleurer ; si j'avais de l'argent en poche, je le lui donnais. J'étais perméable à tout, au chant du Coran, à toute forme de douleur, à toute forme de beauté aussi. On dit souvent que la beauté, c'est le bonheur ! Mais la beauté peut être dure à digérer. Je pleurais souvent la nuit ; j'ai toujours porté en moi cette question : pourquoi moi, pourquoi, pourquoi ? J'ai toujours souffert de la peine des autres et j'en souffrirai toute ma vie.

N.B. : Dans votre premier livre, *Nicolas le fils du Nil*, vous parlez de l'arrivée de Nasser au pouvoir. Vous écrivez : « Nasser était honnête. Semblait vouloir tout donner à ce peuple éternel sage et fou duquel il était issu. Il fit taire une société et déterra une autre. Elle monta des campagnes et envahit la ville. 'Nous sommes libres c'est à nous c'est Mon droit' ». C'est cela qui a changé votre vie ?



photo : Pascale Ayoub

Mona Latif-Ghattas

M.L.-G. : Oui, il y eut les événements Nasser, les nationalisations et, subitement, nous sommes devenus des gens à rejeter complètement. Comme d'autres jeunes l'ont fait alors, je me suis mariée et nous avons quitté définitivement le pays. J'avais dix-neuf ans. J'ai emmené mon pays avec moi, mais c'est un pays perdu, un pays unique qui n'existe plus. De toute façon, le pays de l'enfance est toujours un pays perdu, même si on y reste ! Je suis retournée chaque année en Égypte, j'ai suivi son évolution et je l'ai intégrée. Cette autre Égypte est très belle aussi, mais j'ai fait le deuil de

mon Égypte d'enfance, avec *Quarante voiles pour un exil*.

L'exil au Québec

N.B. : Vous êtes au Canada depuis une vingtaine d'années quand paraît ce livre. Faire le deuil a donc été long et pénible ? Ou bien est-ce l'intégration ici qui a été difficile ?

M.L.-G. : Nous avons quitté l'Égypte de façon brusque, un peu dramatique, nous étions victimes d'injustice. Ici, il fallait d'abord vivre. Mon mari a trouvé du travail. Moi, j'ai poursuivi mes études, puis j'ai eu un enfant. Je n'arrive pas à identifier ▶

« Il a appris sa langue et lui a transmis des fragments de la sienne. Il venait de si loin. D'un monde si vieux que ses phonèmes résonnaient comme les oracles qui hantent nos imaginaires en perpétuel devenir. Elle l'avait recueilli chez elle sans le moindre préjugé. Sans même lui demander l'origine de son nom. Émerveillée devant la beauté de sa peau d'acajou et le profond regard de ses yeux noirs qui perçaient son silence. Elle avait patiemment répété ces mots qu'il ne comprenait pas. »

Le double conte de l'exil, p. 9.

« Baba avait quitté le pays de Syrie et son enfance quand son père l'honorable commerçant bien connu a rejoint ses aïeux en haut dans la maison éternelle du Grand. Baba le jeune a quitté Homs la vieille ville aux routes de pierres au bras de son frère aîné portant sa mère pour aller chercher fortune dans les vallées des pharaons. Baba était encore petit quand il se mit à glaner quelques grains d'or et fit monter une bague chez l'orfèvre copte du quartier. Pour l'offrir à la fille aux yeux noirs sa voisine issue elle aussi de Syrie.

« Il la trouva fleurie dans le prospère pays du Nil. »

Nicolas le fils du Nil, p. 21.

« Il a voulu changer son nom qu'on porte comme une tare aux yeux de qui ne voit que..... Il n'a jamais osé. Par respect pour Baba. Entre la terre qu'il aime et le nom de ses aïeux, son cœur. »

Nicolas le fils du Nil, p. 72.

« Ali Lawi parle avec Ali Zohar une langue inconnue familière indéchiffrable.

« Une langue en ébène.

« Mon père dit que le peuple de Nubie est un peuple racé.

« Mon père dit que la Nubie sera engloutie sous le Nil quand on aura construit le haut barrage.

« Lord Gallaway dit que le très ancien peuple de Nubie existait déjà avant les pharaons, et que leur dialecte s'appelle le Qensi.

« Lors Gallaway dit aussi que le très ancien territoire de Nubie n'a pas de frontières tracées et qu'on le reconnaît à la couleur de son sable qui ressemble à du miel. »

Quarante voiles pour un exil, p. 19.

quels ont été les problèmes des premières années. Qu'est-ce qui a été le plus difficile? Je ne me souviens pas d'avoir pleuré ou d'avoir été découragée. Je me souviens seulement d'une vague difficulté, comme quelqu'un à qui on aurait amputé une jambe, qui serait anesthésié et qui se bat pour vivre. J'ai le sentiment d'avoir existé et d'avoir avancé. J'avais dix-neuf ans, je commençais ma vie adulte, alors j'ai tout pris, j'ai foncé, j'ai évolué. Dix ans plus tard, quand j'ai senti que prenait corps une sorte de passé ici, j'ai regardé en arrière et j'ai vu tout ce qu'on avait réalisé, à deux. C'est plus tard encore que j'ai commencé à analyser ce qui m'était arrivé. Une fois bien installée, les deux pieds quelque part, je me suis assise et la mémoire est remontée. En même temps et en sens inverse, la nouveauté a pris sa place; oui, cela a pris vingt ans pour que ce nouveau pays s'intègre en moi et que je puisse en parler honnêtement. Parce que j'écris. Je n'ai jamais cherché à faire des livres; j'écris, et c'est très différent. Je ne peux écrire que ce qui est vraiment passé par moi, même si c'est l'histoire des autres; il faut que cela ait filtré à travers moi. La mémoire restitue ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu, mais je ne peux en parler avec honnêteté, l'assumer et le signer que si cela m'a traversée.

N.B. : *Le mot « exil » se retrouve partout dans vos livres. Avez-vous parfois remis en question le choix de vivre au Québec?*

M.L.-G. : Je n'ai jamais remis ce choix en question. Jamais. Je crois que quelque chose me convenait profondément ici, quelque part au fond de moi. C'était la notion de liberté et l'espace.

Le Québec, un espace pour écrire

N.B. : *Vous avez dit que vous aviez trouvé au Québec « un espace pour écrire ».*

M.L.-G. : Je crois que, de toute manière, j'aurais écrit. L'exil ne donne pas le talent! Mais l'exil a déterminé mon éthique de la vie et les sujets dont je parle. J'aurais sûrement écrit, même si j'étais restée en Égypte, mais je n'aurais sans doute pas écrit la même chose et, surtout, j'aurais-je fait avec autant de liber-

té? Ce n'est pas sûr.

N.B. : *Vous écrivez toujours en français?*

M.L.-G. : Oui, uniquement en français. Quand j'étais enfant, je parlais français et arabe. J'ai fait des études dans les deux langues. Mais j'ai quitté mon pays depuis bientôt trente ans! Je ne suis plus capable d'écrire en arabe. *Les chants du Karawane* ont été traduits en arabe par un poète et l'édition bilingue a paru au Caire en 1993.

N.B. : *Votre écriture est, dans l'ensemble, très poétique. Ce qui frappe à travers tous vos livres, c'est cette alternance continue entre la poésie et la prose, entre la mémoire et la réalité présente, entre l'Orient et l'Occident.*

M.L.-G. : *Je suis Orient et Occident.* Je n'écrirai jamais que Orient et Occident. Si je me nie, je n'existe plus! Je suis double. J'ai une double destinée et une double vie. Je les ai totalement assumées, après beaucoup de temps. Cela a pris vingt ans pour que je puisse nommer Montréal dans mes textes. Je crois que tout ce temps était nécessaire pour arriver à donner un texte authentique. Maintenant, j'ai absolument deux origines, c'est une richesse merveilleuse; c'est aussi une très grande responsabilité. Je le sens comme ça; il n'y a jamais de combat pour moi. Je devrais dire qu'il n'y a plus de combat! Il y en eut, bien sûr, surtout dans les notions éthiques, entre les cultures, entre ces mémoires, entre une certaine sagesse et un certain réalisme qui doit nier souvent la sagesse. Mais j'ai beaucoup travaillé sur moi, beaucoup écrit, pratiqué l'art qui aide aussi à évoluer. Je crois vraiment que je suis maintenant capable d'assumer mes deux origines et de rester bien droite!

N.B. : *Pensez-vous être comprise et acceptée comme telle par les Québécois?*

M.L.-G. : Ça n'a plus d'importance pour moi. Ce qui est important maintenant, c'est que je sois fidèle à ce que je dois faire et à ce que je dois dire. Être fidèle à la ligne qui m'est tracée, laisser aller les choses pour lesquelles je suis ici en ce moment. Que ce soit bien ou mal reçu, pour moi ça n'a plus d'importance. J'ai été longtemps insécure, mal comprise. Même en Égypte, j'ai eu peur parce que j'avais introduit dans un texte des versets du Coran, je

L'EXIL, THÈME LITTÉRAIRE

Mona Latif-Ghattas fait de l'exil l'une des composantes les plus riches de son œuvre. Cet aspect, Monique Grégoire l'a retrouvé chez trois écrivains d'ailleurs qui ont vécu en France et écrit en français. L'endroit d'où l'on vient, le pays et la langue qu'on adopte sont-ils déterminants dans l'expression de l'exil? Peut-être, mais n'est-ce pas plutôt affaire d'écriture et d'écrivain.

La solitude devant la mort

Leïla Sebbar est d'origine algérienne. Dans *Le silence des rives*, elle développe, dans une écriture poétique, la longue méditation d'un Algérien venu en France pour trouver du travail. Il a quitté sa famille sans laisser d'adresse et n'a jamais traversé la Méditerranée une seconde fois. Il a aimé une femme qui n'a pas accepté d'aller en Algérie partager la vie familiale dans la grande maison de la mère. Son fils aîné a été abattu sur le bord d'un trottoir. Il devient vieux; il va à la pêche; il joue aux dominos dans les cabarets avec des hommes qui parlent la même langue que lui. Il est poète; là où le fleuve rejoint la mer, il déchire en menus morceaux les feuilles qu'il a noircies et regarde les vagues les emporter vers l'autre rive. Quand il agonise dans le silence d'un hôpital, il s'inquiète: « Qui me dira les mots de ma mère? Qui saura, dans la chambre blanche où on me laisse seul, réciter la prière des morts? Je ne vois personne et personne n'entend quand j'appelle, de l'autre côté de la mer. » Il entendra pourtant, au creux de l'oreille, la prière des morts soufflée par un inconnu. Il mourra apaisé. ■

« À la courbe du fleuve, il est tombé.

« Qui me dira les mots de ma mère? Dans la chambre blanche où je suis seul, qui viendra murmurer la prière des morts? Et qui parlera la langue de ma terre à mon oreille, dans le silence de l'autre rive? »

Le silence des rives, p. 53.

« Il a dit au patron que si par hasard, parce qu'il n'est pas malade, il meurt d'un coup, une voyante lui a dit que ce serait brutal, il ne souffrirait pas, il partirait comme ça sans le savoir, très vite, que le patron ne s'inquiète pas, il est seul, il n'a pas de famille, personne à prévenir nulle part, qu'on le prenne par les pieds, qu'on le traîne vers la jetée et là, qu'on le lance dans la mer. »

Le silence des rives, p. 63, 64.

La perte de la langue maternelle

Tobie Nathan est venu d'Égypte, il est professeur de psychologie clinique et pathologique à l'Université Paris VII. Il a publié de nombreux essais théoriques et articles scientifiques. *Saraka Bô* est son premier roman. Sans doute parle-t-il de sa propre enfance quand il parle de Nessim : « Lorsqu'il avait intégré l'école républicaine, à l'âge de neuf ans, Nessim avait déjà changé de langue maternelle à deux reprises. Jusqu'à l'âge de quatre ans, il avait parlé l'arabe; puis, frappé de précocité, son grand-père ne s'était plus adressé à lui qu'en hébreu. Si bien qu'à l'âge de huit ans, juste avant de quitter l'Égypte, il lisait déjà couramment certains textes talmudiques. À l'école française, il avait vite compris qu'ici on n'aimait pas les différences que, dans son nouveau pays, les droits de l'homme étaient 'universels' et donc, pas 'singuliers'. Alors, comme tous les enfants de la migration, il fit semblant de parler le français — la seule langue universelle naturellement — et, durant ses études, il resta un très brillant élève. Mais une profonde ravine ne cessait de creuser son âme : il ne parvenait pas à croire à la permanence du monde, à adhérer à la nature des choses. » ■

« Les migrants sont des héros de tragédie, mus par un destin qu'ils ignorent. Ils ont survolé quelques milliers de kilomètres et pensent avoir enjambé un millénaire — pourtant, de l'autre côté du grand fleuve, il n'y a rien, rien d'autre que ce qu'ils ont essayé de quitter: leurs ancêtres. »

Saraka Bô, p. 142.

La fidélité à ses racines

Ya Ding est originaire de la Chine où il a connu la Révolution culturelle. Depuis 1986, il vit à Paris et y publie, entre autres, *Le sorgho rouge*. En 1991, il devient fou « à force d'être à cheval entre deux cultures ». Il prend conscience aussi que sa mère n'a pas reçu une sépulture digne, au champ des ancêtres. Il remet en question toute sa vie, son travail d'écrivain, les connaissances acquises en Occident et les idées préfabriquées qu'il a adoptées. Il retourne en Chine pour retrouver les cendres de sa mère. Il séjourne à la montagne Emei où des dizaines de moines vivent dans la juste voie du Tao. Il retrouve l'âme de la Chine, son équilibre et sa sérénité. La fidélité à ses racines lui apparaît essentielle pour vivre en paix, où que ce soit.

« C'est à cet instant-là que soudain s'éclaira le secret de la trame dans laquelle l'enterrement de ma mère m'avait jusqu'à présent captivé: n'est-ce pas ma mère qui, de son au-delà, avait pris conscience de l'état lamentable de mon existence, du danger dans lequel j'étais plongé et qui, par la force magique de son âme, m'avait guidé pas à pas depuis l'Occident vers ce pèlerinage aux ancêtres? L'important n'était donc pas que je pratique le Qi-Kong pour retrouver ses cendres, mais plutôt l'inverse: la recherche de ses cendres n'avait été qu'un prétexte pour que son fils revienne au Tao, pour que je sorte de cet état de vie morte et que, de nouveau, de riches sensations et la joie enfantine de découvrir remplissent mon existence. »

Le cercle du petit ciel, p. 145, 146.

Quand un même thème revient dans des romans d'origines si diverses, comment ne pas donner au phénomène un autre nom que « coïncidence » ou « hasard » ? Tout n'a pas été dit en littérature ! Des croisements nouveaux s'opèrent. Des courants universels émergent. Ne peut-on y reconnaître une autre façon d'écrire l'histoire des hommes de ce temps ? ■

par Monique Grégoire

Le silence des rives, par Leïla Sebbar, Stock, 1993, 147 p.; 25,95 \$.
Saraka Bô, par Tobie Nathan, « Rivages/Thriller », Rivages, 1993, 284 p.; 34,95 \$.
Le cercle du petit ciel, par Ya Ding, Denoël, 1992, 225 p.; 29,95 \$.

pensais à Salman Rushdie et j'avais peur ! Mais l'effort dans le travail et les risques que l'on affronte augmentent notre force. Ici, au Québec, il arrive que des gens essaient de m'écarter; j'ai été l'objet de grandes méchancetés parce que je prenais trop de place. En réalité, c'est la même chose pour tout le monde, et en littérature comme partout ailleurs. Mais qu'on le veuille ou non, je suis du Québec. J'ai vécu plus longtemps ici que dans mon pays d'origine. Le Québec est devenu mon pays et j'ai fait mon devoir de citoyenne jusqu'au bout. Je porte le Québec en moi quand je vais ailleurs, en représentation. Que cela soit accepté ou non, cela ne me dérange plus. Ça fait partie des règles du jeu. Je suis maintenant maître de mes deux destinées.

N.B. : Quand vous évoquez l'Égypte, votre vision est totale; c'est la beauté du Nil, les bavardages quotidiens des femmes, le désert, les monuments anciens, le barrage d'Assouan et la perte de la Nubie, on sent vraiment passer toute la vie. Quand vous regardez Montréal, vous parlez de la lumière, de l'espace; vous ne parlez pas encore du peuple québécois.

M.L.-G. : C'est la première fois que quelqu'un me dit cela. Mais vous avez raison, quand je parle de Montréal, ce n'est encore qu'un décor. Les êtres d'ici n'ont pas encore habité mon imaginaire. Cependant, parmi ceux que j'ai le plus aimés de toute ma vie, il y en a qui sont d'ici ! Ils ne sont pas encore descendus dans mon écriture. Pourtant je me sens réellement de ce pays. J'ai commencé très récemment à m'ennuyer de l'hiver quand je reste trois mois à l'étranger. J'ai besoin de la neige, c'est incroyable ! Les grandes neiges, comme à Sainte-Adèle, sont devenues mes paysages. En Orient, j'étouffe, j'ai besoin de rentrer ici. Et au bout de neuf mois, si je ne rentre pas en Orient, je fais de l'anémie !

Je suis sûre que cela va se sentir de plus en plus dans les textes à venir; je pense à ceux qui doivent sortir dans quelques mois. Ce sont des récits sur le mariage. Douze histoires de couple qui sont racontées par une vieille dame. Ces couples sont venus d'Égypte et s'installent au Québec; je raconte le choc de l'amour là-bas, puis comment ça peut évoluer quand on change de société, ▶

quand il faut apprendre à vivre avec des codes différents, dans une liberté qui est autre. J'ai vraiment fait un gros effort pour que ce soit un texte « grand public », très accessible, parce que j'ai l'impression que ce livre peut apporter quelque chose aux gens d'ici. Je me sens engagée comme écrivain dans cette société. C'est d'ailleurs pourquoi je veux toujours publier ici au Québec. Je n'ai pas de difficulté avec la fiction, mais j'ai dû me faire violence pour rendre mon style narratif et le maintenir à travers les douze récits. Je ne me reconnais plus tout à fait dans le texte. Pour l'éthique, c'est moi : ce que je dis, je l'assume totalement. Mais l'esthétique que j'ai choisie, le filon que j'ai exploré, m'ont fait la vie dure. Les éditeurs vont encore dire : est-ce un roman ? Ou est-ce entre le roman... et quoi d'autre ? Tant pis pour les éditeurs ! Moi, c'est comme ça !

N.B. : *Pensez-vous que dans l'ensemble vos textes sont d'un accès facile pour les lecteurs québécois ?*

M.L.-G. : Je suis loin d'être sûre qu'ils n'ont aucun problème avec mes livres ! Mais ils ont toujours reçu mes textes à deux niveaux. D'abord, au niveau d'un lieu rêvé, parce que les Québécois aiment l'Égypte. Il y a quelque chose, je ne sais pas quoi ni de quel ordre, mais il y a quelque chose entre l'Égypte et les Québécois. Ceux que j'ai rencontrés m'ont tous dit qu'un jour, ils ont rêvé d'aller en Égypte. C'est incroyable ! Ce n'est pas le Liban, ni la Grèce, c'est l'Égypte. Ils disent : quand j'étais enfant, j'ai rêvé d'un voyage en Égypte.

N.B. : *Ils devaient en rêver en écoutant les leçons d'histoire sainte, sur les bancs de l'école primaire !*

M.L.-G. : Peut-être... L'autre niveau qui les touche, c'est celui du « mystère ». Même s'ils ne décodent pas tout, il y a des choses qu'ils sentent et ils acceptent qu'elles soient mystérieuses. Quand je regarde mon cahier de presse, je constate que je n'ai jamais reçu de commentaires négatifs. Peu importe le journaliste, que ce soit dans une revue avant-gardiste, dans *Le Devoir* ou dans *La Presse*, il est chaque fois question du Monde des Mille et une Nuits, de la tradition arabe. Il y a tout ce côté qui les fascine et ce qui reste mystérieux leur fait plaisir, je crois.

**« À la beauté insoutenable des résonances poétiques
De ce pays perdu
Témoignant de la perte
De l'exil qui délimite ma vie
Longue et profonde ligne grave
De l'amour exacerbé devenu nouvelle terre
De la neige qui me frôle
De l'automne qui m'embrume [...]
« Je dois écrire un poème
Simplement pour les oiseaux. »**

La triste beauté du monde, p. 9.

Un respect infini pour Anne Hébert

N.B. : *De votre côté, certains auteurs québécois vous attirent sans doute plus que d'autres.*

M.L.-G. : J'ai un respect illimité et infini pour Anne Hébert, aussi une extraordinaire admiration. Le premier livre québécois que j'ai eu entre les mains en arrivant ici, ce fut *Le tombeau des rois*. Je me souviens très bien m'être dit : « Ah ! si un jour je pouvais écrire comme ça ! ». Un véritable choc poétique, à cause de la densité des textes. Encore aujourd'hui, c'est une écriture qui me touche, que je trouve belle, que je trouve travaillée ; je la place au-dessus de toutes les autres. Le premier roman québécois que j'ai lu était aussi d'Anne Hébert.

À part ça, il y a des poètes et des romanciers que j'aime plus que d'autres, des formes de poésie qui me touchent davantage et qui sont souvent diamétralement opposées à la mienne ; par exemple, la poésie de Jean-Paul Daoust. J'adore ce qu'il fait ; je trouve ça risqué, authentique, assumé en tant que biculture, et Amérique, et Québec. Il y a aussi Nicole Brossard, Yolande Villemaire. Une écriture, ce n'est jamais donné. J'aime les écritures bien travaillées.

N.B. : *Avez-vous été facilement acceptée dans le monde littéraire québécois ?*

M.L.-G. : Je ne suis pas tombée très vite dans ce monde-là, ni de façon permanente, parce que j'ai une double vie : je suis mariée et mariée avec un homme d'affaires, j'ai une vie de couple très sociale, j'ai des responsabilités aussi. Deux pays, deux vies, on dirait que c'est ma destinée. Quand on commence à publier, on est automatiquement entraînée dans le monde littéraire.

Mais j'ai aussi besoin de moments de solitude, de périodes de trois ou quatre mois sans lesquelles je ne pourrais jamais rien écrire.

N.B. : *Votre sensibilité à la souffrance remonte à votre enfance, disiez-vous. Votre dernier recueil, *La triste beauté du monde*, en témoigne une fois de plus.*

M.L.-G. : Je crois même que cela a empiré. Tout me préoccupe, à un point tel que je ne compte plus les nuits blanches ! J'écoute la fréquence internationale de Radio-France, le canal CNN, je lis chaque semaine *L'Express*, *Le Nouvel Observateur*, le *Times*... Quelle époque ! Quelle fin de millénaire !

N.B. : *Diriez-vous que cette ouverture au monde est peu présente dans le roman québécois ? Et même dans les médias ?*

M.L.-G. : Si je compare ce qu'était la situation le jour où je suis arrivée au Québec, en 1966, et ce qu'elle est aujourd'hui, je réalise que des pas de géant ont été faits en vingt-cinq ans. Tout a changé, dans les mentalités, dans le rapport à l'autre, dans l'ouverture sur le monde. Il ne faut pas comparer avec ce qui se fait dans les vieux pays. Les Québécois sont jeunes, ils n'ont que trois cents ans ! Nous, on a six mille ans... J'ai eu des Maîtres et des Sages dans ma vie. J'ai vu des monuments millénaires. J'y ai lu des inscriptions, des prières de Ramsès II qui défieraient tous les christianismes et tous les Islams du monde ! C'est toute la différence... ■

*Entrevue réalisée par
Monique Grégoire*

Mona Latif-Ghattas a publié : *Nicolas le fils du Nil*, Elias Publishing House, (Le Caire), 1985 ; *Les chants du Karawane*, Elias Publishing House, 1985 ; *Quarante voiles pour un exil, Récits et fragments poétiques*, Trois, 1986 ; *Les voix du jour et de la nuit*, Boréal, 1988 ; *Le double conte de l'exil*, Boréal, 1990 ; *Ma chambre belge*, L'Arbre à Paroles, 1991 ; *La triste beauté du monde, Poèmes 1981-1991*, Noroît, 1993.